

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons demain la publication en feuilleton de :

## MA COUSINE POT-AU-FEU

Ce roman de M. Léon de Tinseau, auteur de la *Meilleure Part*, dont la publication dans le *Soleil* a obtenu un si grand et si légitime succès, est une œuvre de haute valeur.

Histoire touchante de frâches amours, écrite dans une langue très pure,

## MA COUSINE POT-AU-FEU

obtiendra, nous en sommes convaincus, auprès de nos lecteurs, le même succès que les diverses œuvres de M. Léon de Tinseau déjà publiées dans le *Soleil*.

Nous continuons concurremment avec notre nouveau feuilleton la publication de : *Bux Trois Boules d'Or* l'attachant récit de Baring Gould, si élegamment traduit par Louis Régis.

## UN BON CONSEIL

Toute la majorité républicaine, depuis le triple désastre qu'elle a essuyé le 19 août, s'est occupée de cette question : est-il préférable, non pas pour la sincérité des élections, mais pour l'intérêt de la République, de maintenir le scrutin de liste par département, ou de revenir au scrutin uninominal par arrondissement ? Toute la discussion s'est limitée à cette alternative.

Ainsi, hors du scrutin uninominal et du scrutin de liste que nous connaissons, on ne peut imaginer aucun régime électoral ; nous les expérimentons tour à tour sans jamais nous lasser ; quand les inconvenients du système en vigueur deviennent trop sensibles, nous revenons à l'autre système, qui a été condamné quelques années auparavant et qui le sera de nouveau quelques années plus tard.

On n'a pas encore oublié les vices du scrutin uninominal, puisqu'il n'y a pas quatre ans qu'ils l'ont fait rejeter. Et les vices du scrutin de liste, tel que nous le pratiquons, se sont assez manifestés ; qu'en se rappelle quelques-uns de leurs effets.

Aux élections d'octobre 1885, les conservateurs se trouvèrent trois millions et demi sur huit millions de votants ; dans une Chambre de 584 membres, ils devaient donc obtenir plus de 250 sièges ; ils n'en occupent que 180.

Dans le département de la Seine, le 4 octobre, 280,000 républicains élurent toute la députation, 38 députés ; les 110,000 conservateurs qui avaient voté avec une parfaite discipline, et qui, proportionnellement, devaient obtenir dix à douze représentants, n'en élurent pas un seul.

Le 27 décembre, aux élections qui furent nécessitées par les options, ce fut encore plus fort. L'alliance des radicaux et des opportunistes était rompue ; les républicains modérés s'étaient couverts d'une telle honte en subissant une fois la « liste unique », qu'ils n'eurent pas le courage de recommander ; ils présentèrent des candidats, et leur donnèrent 37,000 voix ; d'autre part, la liste conservatrice réunit 84,000 suffrages ; les six sièges vacants furent emportés par 163,000 électeurs radicaux et révolutionnaires, c'est-à-dire par une minorité. Si les choses s'étaient passées de même au mois d'octobre, la minorité radicale aurait eu les 38 députés de la Seine, alors que la majorité des électeurs, composée de conservateurs et de républicains modérés, n'eût pas nommé un seul représentant.

Illico, au contraire, on a vu deux minorités ennemis s'entendre pour faire passer une liste commune, alors que le tiers parti, possédant la majorité relative, était privé de représentation. C'est arrivé dans un grand nombre de départements, au 18 octobre, où les opportunistes et les radicaux ont formé des listes de concentration : opération scandaleuse, qui aboutit à montrer, le lendemain de l'élection, les élus de la même liste en lutte ouverte les uns contre les autres et contre une partie de leurs électeurs.

Le meilleur mode électoral, disions-nous l'autre jour, c'est le plus sincère, le plus loyal, celui qui permet à la volonté du pays de se manifester le plus librement, et qui fait de la représentation nationale l'image la plus fidèle de la nation.

Or ce n'est pas un système loyal, ni sincère, qui permet quelquefois à des minorités de faire la loi aux majorités, et qui laisse presque toujours les minorités sans représentation : quand ce n'est pas une de ces deux hypothèses qui se réalise, c'est l'autre, et elles sont également inacceptables. Ce n'est pas un système loyal et sincère, qui prive de représentant 110,000 électeurs dans le département de la Seine, et qui accorde, en Cochinchine, un député à 400 agents du gouvernement. Un régime électoral qui produit de pareils résultats est inique.

Le seul système qui puisse faire de la représentation nationale l'image fidèle de la nation, c'est le système de la représentation proportionnelle. Il est aussi le seul dont on ne parle pas, et que personne ne propose parmi la majorité républicaine.

M. Canovas del Castillo disait avant-hier à notre collaborateur Cardane que la représentation proportionnelle est assurée

## LE SOLEIL

MERCREDI 26 SEPTEMBRE 1888

Voir à la 4<sup>e</sup> page, aux PETITES ANNONCES  
tous les renseignements relatifs  
aux ABONNEMENTS, aux ANNONCES  
et à l'ADMINISTRATION

en Espagne, où cependant le suffrage universel n'existe pas. Mais c'est le parti conservateur qui l'a établie.

En France, où le pouvoir appartient aux républicains, il est presque naïf de défendre une mesure libérale. Déjà l'année dernière, le *Soleil* n'a trouvé aucun écho quand il a demandé la représentation proportionnelle, dans les élections municipales. Et, comme il n'y a encore que vingt ans que Prévost-Paradol a commencé de réclamer cette réforme, il est bien évident que l'idée n'a pu faire beaucoup de chemin.

Aussi est-ce par charité pure et sans espoir de succès que nous la rappelons au parti républicain. Parce qu'il a obtenu en 1885 une faible majorité, il s'est cru libre d'opprimer la minorité et d'atteindre à tous ses droits. Les dernières élections partielles l'avertissent de modifier son attitude ; à défaut de respect du suffrage universel, la prévoyance pourrait le guider ; s'il organisait dès aujourd'hui la représentation proportionnelle, il s'en trouverait peut-être fort heureux au lendemain des élections générales.

Urbain Gehlor.

## LA POLITIQUE A PARIS

## La commission du budget

La commission du budget n'aura vraisemblablement pas terminé ses travaux aussi vite qu'elle l'affirme : en conflit avec la plupart des ministres, elle se met en conflit avec ses propres rapporteurs. Ceux-ci voudraient que, pour certaines dépenses et, plus spécialement, pour celles qui assurent la défense nationale, on ne diminuât point trop légèrement les sommes demandées. C'est ainsi que M. Gerville-Réache aime mieux donner sa démission de rapporteur que d'accepter une réduction de 4,731,288 francs sur les crédits de la marine. Il trouve cette économie excessive, et pense que l'amiral Krantz a raison de s'insurger. Il vaudrait mieux supprimer certaines dépenses injustifiées, n'ayant qu'un pur caractère électoral, et donner au ministre ce qu'il exige pour mettre notre flotte en état de soutenir le choc des autres flottes européennes et d'assurer la défense de nos côtes.

Dans ces conflits intérieurs, avec les préoccupations naturelles que cause l'incident Gilly, la commission perd le plus clair de son temps. Il ne suffit pas de revenir le 12 septembre pour être certain d'en avoir fini le 9 octobre ; il faut encore travailler avec méthode, savoir exactement ce qu'on veut et où on va.

Avant de mettre aux voix la réduction de 4,731,288 francs proposée sur les crédits de la marine, le président fait remarquer que cette réduction aurait pour effet de ramener la dotation de la marine au chiffre de l'an dernier, augmenté de 4,006,503 francs (augmentation de la subvention à la Caisse des invalides de la marine), et de 229,612 francs (participation du ministère de la marine à l'Exposition de 1889).

M. Rouvier ajoute qu'il croit être l'interprète de la commission en déclarant qu'elle n'a qu'un but : s'opposer à l'augmentation croissante des dépenses. Si le ministre de la marine estime que certains services, tels que ceux des équipages à la mer et de l'artillerie, nécessitent des augmentations, la commission est prête à les accepter, pourvu que le ministre réalise, sur d'autres services, des économies équivalentes.

La réduction de 4,731,288 fr. étant votée, M. Gerville-Réache se démet de ses fonctions de rapporteur.

La commission nomme M. Ribot, rapporteur du budget de la marine, mais M. Ribot n'accepte pas.

Enfin de compte, la commission charge son président de se rendre auprès de M. Flouquet pour obtenir de lui qu'il arrache à l'amiral Krantz une capitulation honorable. On sait que le ministre de la marine maintient intégralement ses crédits et ne veut rien entendre.

M. Mérimée, rapporteur du budget de la guerre, donne lecture d'une lettre que M. de Freycinet lui adresse. Ce ministre demande à la commission de renvoyer au samedi 29 septembre l'examen de son budget. Il désire conférer, d'ici là, avec M. Mérimée, qui propose une réduction de sept millions et demi.

La commission achève ensuite l'examen du budget des beaux-arts.

Elle votera une réduction suiviante : 15,000 fr. sur les souscriptions aux ouvrages d'art ; 20,000 fr. sur le service du mobilier national. Elle biffé également 20,000 fr. sur le personnel des bâtiments civils et 20,000 fr. sur le personnel des palais nationaux, mais elle rétablit une somme égale de 40,000 fr. sur l'entretien des palais nationaux.

## La sécurité des voyageurs

La commission qui recherche les moyens d'assurer la sécurité des voyageurs dans les chemins de fer s'est réunie.

Son président, M. Delattre, a proposé une enquête parlementaire sur la catastrophe de Vélez.

La commission n'a pas cru devoir entrer dans cette voie. Elle a chargé une sous-commission d'obtenir du ministre des travaux publics l'essai, sur le chemin de fer de l'Etat, des divers moyens qui peuvent assurer la sécurité des voyageurs.

## Le conseil des ministres

Le conseil des ministres se réunit à l'Elysée sous la présidence de M. Carnot.

Le président de la République annonce qu'il rentrera à Paris le 30 septembre, son prochain voyage durera du 5 au 11 octobre.

M. Flouquet fait savoir à ses collègues qu'il s'est rendu dans la matinée, chez les présidents des deux Chambres, absents de Paris. Il leur a immédiatement demandé par dépêche s'ils ne verraiient aucun inconvénient à la convocation des Chambres pour le 9 octobre. Aussitôt leurs réponses reçues, il fera publier à l'*Officiel* le décret de convocation déjà signé par M. Carnot.

M. de Freycinet soumet au conseil, qui les approuve, les bases du programme extraordinaire comprenant les dépenses à répartir sur un certain nombre d'exercices pour compléter notre organisation militaire.

Personne n'ignore en effet que Danton, Robespierre et Marat ont fait briller la franchise au même point au moins que la justice, le droit et la liberté. Un homme qui, comme M. Deluns-Montaud se révèle d'être

M. de Freycinet fait signer un décret réorganisant le service de l'aérostation militaire.

M. Lockroy, ministre de l'instruction publique, annonce qu'il a saisi le Conseil d'Etat de la question du retrait de la reconnaissance d'utilité publique accordée en 1883 par décret à la congrégation des frères Saint-Joseph.

Le Conseil d'Etat a donné un avis favorable, s'appuyant sur une jurisprudence constante et sur les arrêts de la cour de cassation.

M. le président de la République a signé le décret présenté par le ministre de l'instruction publique et retirant la reconnaissance d'utilité publique aux frères de Saint-Joseph.

M. le docteur Camille Baudin, maire de Nantua et frère du représentant, serait déclaré au cours de la cérémonie organisée par lui. Tout le monde s'y attendait, lui surtout, d'autant plus qu'il a joué un rôle actif dans la résistance de 1851. Or cette croix ne lui a pas été donnée : vieille rancune, paraît-il, de M. Flouquet. La déception fut vive, et froid, par suite, le départ du ministre.

A Bourg ce fut bien autre chose. Il paraît que le préfet et les représentants élus de la ville sont en délicatesse. Deux faits principaux donneront une idée de cette situation tendue. Tandis que le préfet donnait un banquet privé à la préfecture, le conseil municipal organisait à la même heure un banquet démocratique pour faire enrager le préfet.

Le Bourg ce fut bien autre chose. Il paraît que le préfet et les représentants élus de la ville sont en délicatesse. Deux faits principaux donneront une idée de cette situation tendue. Tandis que le préfet donnait un banquet privé à la préfecture, le conseil municipal organisait à la même heure un banquet démocratique pour faire enrager le préfet.

Celui-ci prit sa revanche à l'occasion du feu d'artifice. Ce feu d'artifice était payé par le préfet, sur ses deniers propres, car il est riche. Le conseil municipal avait voulu l'accaparer en faisant afficher qu'il aurait lieu à neuf heures. Aussitôt, nouvelle affiche du préfet :

Le feu d'artifice offert par M. le préfet de l'Ain sera tiré, non pas à neuf heures, comme on l'a annoncé, mais à dix heures, dans les jardins de la préfecture.

Que de gens négligent de réclamer leurs objets perdus, oubliés dans les voitures, dans les jardins publics ou ailleurs !

Hier a commencé, au dépôt du mobilier de l'Etat, rue des Ecoles, la vente

d'objets recueillis à la préfecture de police et ayant séjourné dans les bureaux

au moins une année.

Or, parmi ces objets se trouvent 1,700

parapluies et 350 cannes !

D'Orly.

**Carnet du jour.** — Les Strasbourgeois

qui résident à Paris iront déposer, le vendredi 28 septembre, jour anniversaire de l'annexion à la France en 1684, une couronne sur la statue de Strasbourg, place de la Concorde.

— Un décret approuve trois legs faits

par le sieur Aviet, à savoir :

1<sup>er</sup> 50,000 francs à l'Œuvre de l'hospitalité de nuit;

2<sup>o</sup> 10,000 francs à la Société philanthropique ;

3<sup>o</sup> 50,000 francs à la Société de secours mutuels des employés des hôtels de Paris.

— L'administration des postes et télégraphes a fait procéder au commencement du mois à l'adjudication d'un service de colis postaux de Paris pour Paris.

Les résultats de cette adjudication sont

aujourd'hui connus et on annonce comme

prochaine l'inauguration de ce nouveau service.

Aux termes du cahier des charges, les

colis postaux de Paris pour Paris seront

transportés et distribués dans toute l'enceinte de la ville moyennant une taxe de

0 fr. 25 par colis. Ils pourront être grevés de remboursements jusqu'à concurrence de 100 fr. Leur poids ne pourra être supérieur à 3 kilogrammes.

Trois distributions seront effectuées cha-

que jour : la première de 7 heures à midi ; la deuxième de midi à 5 heures 1/2 ; la troisième de 5 heures 1/2 à 9 heures du soir. Cette dernière distribution pourra ne pas avoir lieu les dimanches et jours fériés.

sur des innocents, de toutes les persécutions qu'ils auraient dû subir. Ces choses

la sont dans la nature humaine, et montrent qu'il y a, dans chaque homme,

l'espoir d'un bourreau. Ce n'était pourtant ni réellement amusant, ni tout-à-fait intelligent. Se mettre en nombre pour faire

misères aux misères à de plus faibles que

soi, n'a jamais passé, j'imagine, pour un

comble de générosité. Et voilà ce que faisaient des jeunes gens bien nés, instruits,

et en outre pour la plupart bon garçons, tout simplement parce que cela s'était fait avant eux, et qu'ils tenaient à perpétuer la tradition d'une chose aussi brutale que stupide.

Enfin, c'est fini ; il est du moins permis de croire que les brimades ne reviendront plus, à moins que les circonstances les plus catégoriques ne surviennent aux ministres qui les rédigent, ce qui, convenablement, leur successeur est moins que tout autre excusable de l'oublier.

Il s'en souviendra maintenant, car le spectacle auquel il a assisté au cours de son voyage est de nature à lui prouver que la concorde règne dans le camp républicain

du département de l'Ain à peu près comme au palais Bourbon et comme à la feue

Constitution Nationale elle-même. Nous trouvons à cet égard des détails édifiants dans

Saully, le vicomte de Breteuil, frère de l'éloquent député des Hautes-Pyrénées ; le marquis et la marquise de Morès, qui se rendaient aussi aux Indes. Nous arrivâmes à Bombay le 29 novembre et nous commençâmes notre vrai voyage.

Tout d'abord, nous nous rendîmes à Poona pour saluer le due de Connaught, qui commandait l'armée de la présidence de Bombay. Le prince anglais fut à Monseigneur une réception des plus cordiales et le retint deux ou trois jours dans sa résidence.

De Poona, nous nous rendîmes à Ellora et à Aurangabad, puis nous regagnâmes Bombay.

Une légère indisposition du prince l'empêcha d'assister à la grande chasse préparée sur son honneur par le guikovar de Baroda ; mais deux de nos compagnons de voyage, MM. de Saully et le vicomte de Breteuil s'y rendirent et vinrent émerveillés de la munificence déployée par le guikovar indou ; ils avaient abattu près de 2,000 gibiers.

Nous quittâmes Bombay et nous entreprîmes alors une visite de touristes à Jeypour, Agra, Delhi, Lahore, Peshawar, Benares et Calcutta. Je ne vous énumérerais pas les merveilles relevées par nous sur tout ce parcours ; les colonnes d'un journal ne suffiraient pas pour les décrire.

A Calcutta, le prince Henri d'Orléans reçut de lord Dufferin, vice roi des Indes, un accueillant dont il fut profondément touché. Lord Dufferin est un ami de S. A. R. le duc de Chartres ; aussi a-t-il suivi avec joie l'occasion qui se présentait de lui donner une nouvelle preuve de sa sympathie.

Sur la demande du prince Henri, lord Dufferin s'était occupé de préparer une grande chasse, mais nous étions à la fin du mois de janvier et la chasse ne pouvait pas être encore sérieusement organisée.

En attendant, le prince résolut de faire une expédition aux Sunderbans, îles du Delta du Gange. On nous avait très vivement déconseillé de nous aventurer dans ces régions absolument sauvages et marécageuses, coupées par des canaux très étroits, d'un parcours très difficile, régions à peine habitées, ce n'est pas par des bûcheurs ou des chasseurs.

Toutes ces difficultés n'étaient pas faites pour arrêter le prince, bien au contraire. L'expédition fut donc décidée. Elle se composait, indépendamment du prince, de M. le marquis de Morès, de moi et de quelques indigènes. Nous avions un bateau remarqué par un petit vapeur ; mais le plus souvent nous étions obligés de remonter les canaux dans les petites pirogues des indigènes. C'est dans ces contrées qu'eut lieu la chasse au tigre racontée par le Soleil il y a quelques mois.

Rien ne peut vous donner une idée des fatigues supportées ; nous avions quelquefois de la boue jusqu'au ventre et c'est dans ce piteux équipage que nous abordâmes les jungles habitées par les tigres. Le prince a été merveilleux de sang-froid et de courage. Un jour, nous étions aux abords d'une jungle où deux tigres venaient de pénétrer. Je voulus arrêter le prince qui s'élançait à leur suite.

— Il y a deux, Monseigneur !

— Eh bien ! me répondit le prince, nous aurons chacun le notre ; ce sera un peu plus difficile, voilà tout !

Emuyd s'abandonna aux jungles durant la nuit, le prince s'était fait construire une cage en bambou et s'y était installé un beau soir avec le marquis de Morès, à quelques mètres des vaches qui servaient d'appât. Vous voyez que le prince est le digne fils de son père.

Cette vie de chasses quotidiennes dans la brousse et les jungles dura trois longues semaines ; mais le prince réussit à tuer son tigre.

Longtemps nous rentrâmes à Calcutta pour la grande chasse qui nous avait été promise, nous y trouvâmes S. A. R. le duc d'Orléans, fils ainé de Monseigneur le Comte de Paris, qui venait d'arriver aux Indes avec M. le colonel de l'arsenal. Ils se joignirent à nous et le départ pour le terrain de chasse, le Népal, fut lieu aussitôt.

Le Népal est un pays indépendant, où il est interdit aux étrangers de mettre les pieds ; ce pays est rempli de gibier. Sur la demande de lord Dufferin, le gouvernement du Népal avait mis à notre disposition 50 éléphants avec 200 hommes ; le gouvernement de l'Inde nous avait prêté de son côté 30 éléphants. Nous avions un camp de chasse superbement organisé comme approvisionnements et service, car il ne comprenait pas moins de 120 voitures. Nous étions loin, comme vous voyez, de notre expédition dans les Sunderbans. Ce camp était dirigé par un gentleman anglais, M. Williams, qui a été parfait. Lord Dufferin avait déclaré également un docteur pour servir spécialement les pruches.

Nous avons passé quarante-cinq jours sur les bords d'une rivière, la Coussie, dont les rives sont moitié bordées de marais où

se poussent des herbes de quinze pieds de haut et moitié de forêt tropicale d'un accès difficile. Sans sortir d'un espace couvrant à peu près 25 kilomètres sur 20 kilomètres, nous avons tué en trente jours de chasse réelle 21 tigres et une énorme quantité de cerfs, de paons, bécassines et autres gibiers qui foisonnent dans ces régions.

C'est au cours de cette expédition que S. A. R. le duc d'Orléans fut victime de sa hardiesse. Nous venions d'entrer dans un bout de jungle où se trouvaient deux tigres et une tigresse. Les éléphants ne voulaient plus avancer et se seraient les uns contre les autres. Le due d'Orléans réussit à aller de l'avant et aperçut la tigresse sur laquelle, sans l'atteindre, on avait déjà tiré. La bête, furieuse, s'élança sur l'éléphant du prince, s'accrocha au montant de l'haouda dans laquelle se trouvait celui-ci et chercha à grimper plus haut. L'éléphant, effrayé, tourna follement sur lui-même pour se débarrasser de son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique et les quelques minutes durant lesquelles elle se prolongea nous parurent des siècles. Dans un bond de l'éléphant, le fusil du prince s'était brisé contre son terrible ennemi et, dans l'haouda, le due d'Orléans ne pouvait tirer. La situation était critique